

« *Et les voilà maintenant tous les deux assis dans le train pour Maxfelde.*⁷ »

Le voyage de noce des deux jeunes mariés du roman, n'est pas sans me rappeler celui que je fis avec Jeannette à Strasbourg, peu de temps après notre mariage. Pourquoi cette destination et pas une autre ? Parce que l'Alsace représentait une destination prisée par nos parents. Au demeurant, cette région dont la réputation d'ensoleillement n'était plus à faire, eut égard à celui de la Franche-Comté, était un peu notre petite côte d'Azur si l'on veut bien. Qui plus est, le fait que je me sois rendu en excursion, une fois déjà, dans la capitale alsacienne avec la troupe théâtrale du village, curé en tête, a certainement joué un rôle. Bref, je nous vois encore tous les deux dans le train à compartiments de l'époque.

Sans véritable bagage culturel, auquel s'ajoutait le peu de moyens financiers dont nous disposions, je ne vois pas quelle destination nous aurions pu prendre. Dijon, Nancy et Lyon ne bénéficiaient pas de la même côte auprès des miens. Quant à Jeannette, je ne me souviens pas qu'elle ait eu quelques souhaits à ce niveau.

Passer une frontière, au surplus, m'aurait rebuté à cause des difficultés inhérentes à la question des langues étrangères. Nous n'avons même pas couché à l'hôtel une nuit, faisant le voyage aller et retour dans la journée.

Strasbourg me deviendra beaucoup plus familière par la suite, dirais-je pour clore ce chapitre. En effet cette ville, capitale s'il en est une, faisait partie de la zone géographique couverte par le groupe militant auquel j'appartins pendant près de 30 ans.

En conséquence, aller à Strasbourg ne devint plus qu'une formalité pour moi. Sans être beaucoup plus instruite que moi, il me semble me souvenir que Jeannette avait néanmoins le B.E.P.C, ou le niveau de celui-ci, à tout le moins.

Il n'en fallut pas davantage pour que je me mette à rechercher le moyen d'augmenter mon propre niveau scolaire.



8

Cela, d'autant plus que je me trouvais en contact avec des gens qui étudiaient eux-mêmes ou renouaient avec un cursus scolaire. Que ce soit dans le cadre militant ou plus simplement à partir du foyer que Jeannette venait d'intégrer.

Je m'inscrivis à un centre de cours par correspondance, mais sans avoir véritablement joué le jeu, je l'avoue. Peut-être aurait-il fallu que Jeannette m'y pousse davantage, qu'elle ne le fit, qui sait ? Toujours est-il que, poussé par la vague soixante-huitarde, je me mis à *bûcher* scolairement parlant, tandis que je me trouvais à travailler en déplacement pour le compte de la maison Héro. Ceci, grâce à la bienveillance d'une institutrice, réfugiée d'Algérie, à Chazot où celle-ci résidait, dans la maison familiale de la grand-mère maternelle de mon père, pour l'anecdote.

Le chemin que j'empruntais allait se révéler un peu plus long que je le pensais en m'y engageant. Il n'empêche, je ne le quittai plus, bien que le cœur me manquât en ce qui concerne les cours par correspondances, au moment où je me retrouvai seul face à mon destin.

Toujours est-il que je dois à Jeannette d'avoir été capable de prendre un tel virage dans ma vie. Avant notre rencontre, je travaillais environ une soixantaine d'heures par semaine, déclarées ou non, c'était selon les opportunités ! Mais plus je gagnais et plus mon crédit s'alourdissait. Jusqu'au jour où je pris la décision d'aller me faire embaucher à Rhodiacéta. Jeannette ne s'y opposa pas ! Par manque d'intérêt pour ce qui m'arrivait, peut-être déjà ? Qui sait ?

C'est en sa compagnie que j'assistai aux premières réunions publiques de mon existence. Ces dernières étaient organisées et animées par d'anciens opposants à la Guerre d'Algérie, catholiques militants de surcroît. Ceux-ci s'organisaient autour d'un journal : *Témoignage Chrétien* qui s'était fait une réputation en tant qu'organe opposé à cette guerre colonialiste justement. Immergés dans ce milieu, sans formation ni expérience politique aucune, Jeannette et moi nous trouvions, là essentiellement, de quoi exprimer notre rébellion personnelle. Révoltés, nous l'étions effectivement tous les deux, ce fut peut-être le seul élément qui nous lia véritablement tous les deux. Enfin, c'est ce que je pense aujourd'hui même.

Davantage encore que mai 68, la grève des ouvriers de Rhodiacéta en 1967 nous entraîna un peu plus loin que nous l'espérions. Cette lutte eut le même effet que la grève d'Alstom en 1979 pour la petite ville de Belfort. À l'instar d'une inondation, ces mouvements de masse charrient énormément de chose avec eux. On en sort marqué, de toute façon, qu'on y soit impliqué directement ou non. Nous participions aux manifestations, nous prenions des contacts, nous faisons des connaissances etc... Notre couple n'y résistera peut-être pas. Ainsi que celui que je reformerai avec Madeleine, quelques années plus tard. De toute façon, ces affrontements sociaux ont toujours été propices aux ruptures, de même qu'aux rapprochements entre des individus de sexes opposés. Il en va ainsi, paraît-il, au début d'une analyse qui voit bon nombre de patients divorcer. Au sens où il ne faut pas grand-chose, qui vienne de l'extérieur, pour qu'un équilibre instable ne s'écroule. Ça se fait même dans l'allégresse à chaud, tandis que les regrets apparaissent dès que l'ambiance est retombée. Ceci pour dire que, bien souvent, les gens ne refont que ce qu'ils avaient déjà fait primitivement.

En fonction du principe qui veut qu'on ne recrée que ce que l'on a connu. Bref, trop immatures, Jeannette et moi nous étions embarqués à bord d'un esquif qui allait chavirer.

⁷ Ibidem, p 105

⁸ Strasbourg.